

広島大学学術情報リポジトリ  
Hiroshima University Institutional Repository

Title	Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, deux écritures autour de Simone Jollivet
Author(s)	Ikazaki, Yasue
Citation	フランス文学 , 29 : 27 - 37
Issue Date	2013-06-01
DOI	
Self DOI	
URL	<a href="https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00041137">https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00041137</a>
Right	
Relation	



## Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, deux écritures autour de Simone Jollivet

Yasue IKAZAKI

(伊ヶ崎 泰枝)

Les œuvres de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir sont marquées par l'existence de nombreux personnages inspirés des personnes réelles qui se trouvent autour d'eux. Sartre écrit à Beauvoir en 1940 : « [...] nous nous étalons, nous parlons de nous, de nos petites histoires, du genre de gens que nous aimons, alors qu'est-ce que vous voulez, nous sommes sans défense [...] »<sup>1)</sup>. Étant « d'une ressource formidable »<sup>2)</sup>, Olga Kosakiewicz, ancienne élève de Beauvoir, sert ainsi de modèle aux figures d'Ivich dans *Les Chemins de la liberté* et de Xavière dans *L'Invitée*. Jacques-Laurent Bost, ancien élève de Sartre, sert de modèle des personnages de Boris dans *Les Chemins de la liberté* et de Gerbert dans *L'Invitée*. Il existe d'autres figures importantes comme Marc Zuorro, Nathalie Sorokine, pour n'en citer que quelques-unes.

Les images de Simone Jollivet marquent également les écritures de ce couple d'écrivains. Après avoir figuré parmi les premières amours de Jean-Paul Sartre, Simone Jollivet devient femme de théâtre en tant que compagne de Charles Dullin. Notons son rôle privilégié dans leur correspondance. Dans les années 1920, Sartre signait « Vautrin », Simone Jollivet, « Rastignac ». Sartre étale son enfance et l'ébauche de ses écrits de jeunesse dans ses lettres. Il encourage Simone Jollivet à écrire, en l'appelant « ma petite fille ». Leur correspondance se poursuit jusqu'aux années 1950 où Sartre lui parle de ses écrits importants comme *La Reine Albemarle* ou *La Mort dans l'âme*. D'autre part, les lettres de Simone de Beauvoir adressées à Sartre et à Jacques-Laurent Bost mentionnent de nombreux détails concernant Simone Jollivet, appelée « Toulouse » : comment elle s'habille, comment elle répète. Et, les deux femmes s'écrivent.

Sartre-Simone Jollivet-Beauvoir, ces trois jeunes gens ambitieux, misaient avant tout sur leurs œuvres à venir : leur amical trio s'est formé dans les années 1920-30. L'amitié entre Sartre et Simone Jollivet dure toute leur vie, jusqu'à la mort de celle-ci en 1968.

### 1. Cosima-Anny

En 1925, lors de l'enterrement de leur cousine commune, Annie, Sartre, âgé de dix-neuf ans, rencontre Simone Jollivet, âgée de vingt-deux ans. Épris d'elle, il se rend à

plusieurs reprises à Toulouse. Une lettre d'Henriette Nizan, adressée à Paul Nizan en 1927, décrit l'engouement du normalien pour Simone Jollivet :

Elle n'est pas bien faite, mais elle a un certain charme dans la figure, elle n'est pas élégante. Voilà ce que m'a raconté Chadel — et aussi que Sartre ne tient plus debout, qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même. Songez, elle est à Paris depuis trois semaines. Pauvre heureux Sartre. Je songe soudain que c'est une fichue condition que d'être un homme<sup>3</sup>).

*Une défaite*, roman inédit, écrit entre 1926-27, prend pour héroïne une femme prénommée Cosima. Sartre emprunte des éléments à sa relation avec M<sup>me</sup> Morel (appelée « cette dame » dans la correspondance, « M<sup>me</sup> Lemaire » dans les *Mémoires*) : Cosima est mère de deux enfants et Frédéric est leur précepteur. Le jeune romancier projette également sur ce personnage l'image de Simone Jollivet. Il la dépeint ainsi comme une étrange femme précieuse. Frédéric conçoit de l'affection, une affection toute paternelle pour Cosima qui, tout en étant mère, vit dans un univers imaginaire avec une sensibilité d'enfant. Citons ici la partie qui retrace la personnalité de Cosima vue par Frédéric.

Enfin un instant venait où il semblait à Frédéric qu'il voyait Cosima autrement, éclairée d'une petite flamme intérieure ; et, lassé, rompu, il avait la sagesse de baptiser cet instant « instant d'adaptation » et de ne pas chercher plus avant. Il écoutait alors tristement ses histoires. Tantôt elle racontait de menus faits de sa vie, tantôt elle inventait un conte. [...] Cosima connaissait les rites, les incantations qui ouvraient la porte au monde du rêve. Frédéric s'habituaient lentement à obéir aux choses, à détendre ses muscles quand il le fallait, à faire subir à son corps toutes les émoullientes ascèses qui introduisaient à la vie rêveuse<sup>4</sup>.

Ce portrait de Cosima, ainsi que cette séquence d'« instant d'adaptation », sont relayés par le personnage d'Anny dans *La Nausée*, roman publié en 1938. Ce récit autodiégétique prend la forme du journal d'Antoine Roquentin, héros-narrateur. Un jour, après cinq ans sans nouvelles, le héros reçoit une lettre d'Anny, son ancienne amie. Quand il la voit, il remarque qu'elle a grossi et qu'elle a l'air fatigué. Elle laisse dans le flou ce qu'elle a fait depuis qu'elle l'a quitté : elle ne fait plus de théâtre, elle est maintenant entretenue par un homme. Il guette le moment de retrouver l'image de l'Anny d'autrefois. « Elle dit brusquement : "Moi, j'ai changé." Voilà le commencement »<sup>5</sup>. Il redécouvre ainsi petit à petit sa voix, ses gestes, sa « drôle de préciosité, pédante et charmante à la fois », son sourire vague et mystérieux, et enfin sa quête des « moments parfaits ». Une étincelle de souvenirs rattrape le narrateur :

Elle se balance sur sa caisse, avec une grâce extraordinaire. Pas une fois depuis que je suis entré, elle n'a si fort ressemblé à l'Anny d'autrefois, de Marseille. Elle m'a repris, j'ai replongé dans son étrange univers, par delà le ridicule, la préciosité, la subtilité. J'ai même retrouvé cette petite fièvre qui m'agitait toujours en

sa présence et ce goût amer au fond de ma bouche<sup>6)</sup>.

Comme l'« instant d'adaptation » dans *Une défaite*, ces « moments parfaits », explique Jacques Deguy, en reposant sur une vision esthétique du réel, s'attachent à certaines « situations privilégiées », une manière de batailler contre la contingence<sup>7)</sup>. Le journal d'Antoine Roquentin enregistre ainsi le moment où Anny exerce sa magie, comme le feu étouffé se réanime un instant.

Le lecteur ne connaît pourtant pas l'avenir d'Anny qui laisse le héros après cette brève rencontre. Antoine Roquentin perçoit un mauvais présage sur son visage : « Un visage de vieille femme, absolument affreux ; celui-là, je suis bien sûr qu'elle ne l'a pas appelé : il est là, à son insu, ou peut-être malgré elle »<sup>8)</sup>. Anny, l'héroïne de *La Nausée*, n'est plus en effet mère de deux enfants comme l'était Cosima dans *Une défaite*, elle s'est dégradée à une position de femme entretenue. Par ce passage qui lui dessine un sombre avenir, nous serions tentés de dire que le roman présage la chute de Simone Jollivet dans ses dernières années.

Or, Simone de Beauvoir rapporte dans ses *Mémoires* certains côtés excentriques chez Camille (Simone Jollivet) : celle-ci possède deux poupons nommés Friedrich et Albrecht, prénoms de Nietzsche et de Dürer (*FA*, p. 87) et elle a le goût des cérémonies (*TCF*, p. 94). En 1940, Sartre note dans ses *Carnets de la drôle de guerre* que cette femme a une difficulté de vivre le monde réel, tout en alléguant l'exemple du cas des sœurs Kosakiewicz :

D'autres encore, comme les deux Kosakiewicz, s'entourent d'un monde minuscule et vivant, qui oscille entre un surréalisme gracieux et un simple univers de jouet. Mille fées, elfes, korrigans, lutins apprivoisés les entourent et les protègent, filtrent le vrai monde pour elles, sont à elles. Toulouse poussait la chose jusqu'à tenir des conversations à ses objets, les gourmandant, les enseignant ou se faisant enseigner<sup>9)</sup>.

Sartre témoigne-t-il d'une aspiration à un monde surréel ou irréel chez Simone Jollivet ? Dans les lettres adressées à elle, il continue de l'orienter vers la création littéraire où elle pourrait exprimer sa passion et sa volonté internes. En 1926, il écrit :

Redressez votre corps, cessez la petite comédie, occupez-vous, écrivez : c'est le grand remède pour un tempérament littéraire comme le vôtre, continuez votre roman, changez votre tristesse, faites-la passer en émotion dans ce que vous écrivez. Les résultats seront bons<sup>10)</sup>.

En 1939, il insiste :

En échange, naturellement, je t'enverrai toutes les exhortations que tu désireras : à commencer, continuer ou finir ton roman. Mais, si je t'ai bien comprise, elles seraient encore prématurées<sup>11)</sup>.

En 1950, il écrit qu'il lui reconnaît des traits communs avec Jean Genet :

Je suis, en effet, plongé jusqu'au cou dans l'étude de cette attirance *chez Genet*. Ça ne doit pas être tout à fait pareil. Mais il est vrai que vous avez des traits communs : Démonisme, Mal, etc. – et que toute relation à l'Autre passe par une relation à soi : l'Autre intermédiaire entre soi et soi : comme moyen que vous utilisez pour vous voir vous-même comme Autre. Et *surtout* : le thème de ton *Ombre* développé partout chez lui<sup>12)</sup>.

À partir du milieu des années 1940, Simone Jollivet s'adonne à la boisson, suite aux échecs consécutifs de ses pièces de théâtre. Après le décès de son compagnon Charles Dullin en 1949, Sartre lui accorde une aide financière. Simone de Beauvoir en témoigne dans *Tout compte fait* : « Elle se serait trouvée sans aucune ressource si Sartre ne l'avait pas aidée ; elle considérait ce secours comme une espèce de bourse qui lui permettrait d'accomplir son œuvre » (*TCF*, p. 97). La trace des tentatives de son œuvre demeurant finalement invisible, Simone Jollivet est morte en 1968, sans parvenir à se faire un nom en tant qu'écrivain comme elle l'avait désiré dans sa jeunesse. Dans les entretiens avec Simone de Beauvoir enregistrés en 1974, Sartre se demande à propos des femmes qui l'entourent :

Je pense que j'ai été très protecteur, et par conséquent impérialiste. Vous me l'avez d'ailleurs souvent reproché, non pas vis-à-vis de vous, mais vis-à-vis des femmes que je voyais en dehors de vous<sup>13)</sup>.

À ce sujet, Michel Contat se remémore :

[...] il retrouvait avec des femmes obscures et noyées une complicité perdue, une sorte d'inceste doux et réconfortant comme une caresse maternelle ou sororale<sup>14)</sup>.

Après la création des héroïnes romanesques, Cosima et Anny, on peut s'interroger sur la pérennité de cette amitié, de cet amour protecteur de Sartre pour Simone Jollivet.

## 2. « Élisabeth » et enfin Camille

En 1929, Simone de Beauvoir, âgée de vingt et un ans, est impressionnée par la vie de Simone Jollivet dont parle Sartre ; celle-ci menait depuis sa jeunesse une vie libertine ; entretenue par des hommes riches, elle rendait un culte à sa propre personne<sup>15)</sup>. Le jeune Sartre était amoureux d'elle, puis, Charles Dullin l'idolâtra. Sa vie était pleine d'anecdotes prodigieuses et splendides, quoique Beauvoir ne doute pas que Sartre l'ait enjolivée, selon une tendance propre à la jeunesse (*FA*, p. 84). En 1930, elle décide de voir cette femme, qui était déjà l'amante de Charles Dullin. Malgré un certain malaise qu'elle éprouve face aux

expériences libertines de Simone Jollivet, la jeune Beauvoir commence par adopter le point de vue de Sartre pour l'observer. Elle s'étonne de constater que cette femme a de multiples visages : femme fatale auprès de certains hommes, précieuse ridicule pour d'autres.

Elle affirma, au cours de la conversation, qu'une femme n'a jamais de difficulté à prendre un homme dans ses filets : un peu de comédie, de coquetterie, de la flatterie, du doigté et le tour était joué (FA, p. 88).

Son narcissisme finit par offenser la jeune Beauvoir. Françoise Rétif signale le rôle qu'a joué Simone Jollivet pour elle :

La narcissiste n'est pas seulement la représentation de ce que Beauvoir hait. Elle lui sert à prendre conscience de la non-existence de sa propre image ; par contraste, elle lui renvoie l'image de son néant. Le narcissisme de Camille se trouve ainsi sauvé, en quelque sorte, par la fonction et la signification qu'il prend dans la vie de la narratrice : il provoque le nécessaire sursaut d'amour-propre qui la mènera sur le chemin de l'individuation [...]<sup>16</sup>.

Au lieu d'être charmée par Simone Jollivet, Simone de Beauvoir envisage sa féminité comme l'antithèse de la sienne.

Or, après avoir rejoint son premier poste à Marseille, la jeune enseignante entame un roman qui met en scène deux héroïnes : M<sup>me</sup> de Préliane et Geneviève. Le personnage de M<sup>me</sup> de Préliane conjugue, comme Cosima, les images de deux personnes réelles : M<sup>me</sup> Morel (M<sup>me</sup> Lemaire) et Simone Jollivet (Camille).

Elle avait le même âge que M<sup>me</sup> Lemaire, son élégance mesurée, son savoir-vivre, sa discrétion, son quant-à-soi, ses silences, son scepticisme aimable et un peu désabusé ; elle vivait, entourée de nombreux amis, mais en femme seule, sans dépendre de personne. Je lui attribuai le sens artistique de Camille, son goût du travail créateur (FA, p. 119).

Le roman procède ainsi à une curieuse combinaison des deux personnes réelles, Simone Jollivet et M<sup>me</sup> Morel, qui est pourtant « si différente d'elle » (TCF, p. 93), comme l'affirme Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires*<sup>17</sup>.

Puis, de 1937 à 1941, elle s'attelle au roman *Légitime Défense*, qui deviendra *L'Invitée*. Avant que ce roman soit publié en 1943, Simone de Beauvoir en soustrait, suivant l'opinion de Brice Parain en 1938, les cent premières pages qui dépeignent l'enfance et l'adolescence de l'héroïne Françoise. Dans ces chapitres inédits, certains traits de Simone Jollivet sont attribués au personnage d'Élisabeth, une lycéenne qui exerce une grande influence sur Françoise. Élisabeth Labroux, rousse, qui s'enfuit de Privas à Paris, lui apparaît, vêtue d'une robe de soie noire avec d'énormes manches gigots, ses mains de paysanne aux ongles sang

de bœuf. Devant cette lycéenne prétentieuse qui adore Nietzsche et a l'air de se prendre pour le centre du monde, Françoise ne sent plus son corps ni son orgueil.

Françoise demeura immobile sur le trottoir ; à travers la porte vitrée, elle apercevait Élisabeth qui s'était plantée devant la glace du vestibule : elle avait ôté son calot et passait un peigne dans ses cheveux. Le peigne descendait le long des mèches rousses, la lourde toison se gonflait et frissonnait contre la nuque. Une fois, deux fois, dix fois : d'un geste régulier, la main aux ongles rouges guidait le peigne à travers la masse cuivrée ; le peigne passait et repassait le long des mèches houleuses ; une fois encore ; encore une fois. C'était fascinant. Françoise ne sentait plus son corps [...] <sup>18)</sup>.

Le narcissisme d'Élisabeth Labroux qui se plante devant la glace, impressionne donc Françoise, dont l'éducation puritaine lui interdit la coquetterie. Cependant, dans la version définitive de *L'Invitée* dont les deux premiers chapitres ont été supprimés, Élisabeth Labrousse, peintre, est un personnage « antipathique et tendu » <sup>19)</sup>. On y reconnaît peu de traits se rapportant au personnage d'Élisabeth Labroux tel qu'il avait été décrit dans les deux premiers chapitres <sup>20)</sup>.

Séduction et narcissisme définissent essentiellement la personnalité de Simone Jollivet. Dans le chapitre de « La Narcissiste » du *Deuxième Sexe*, publié en 1949, l'auteur cite plusieurs cas de femmes de théâtre : « Si les circonstances le lui permettent, rien ne donnera à la narcissiste une satisfaction aussi profonde que de se consacrer publiquement au théâtre [...] » <sup>21)</sup>. Étant la maîtresse et la protégée de Charles Dullin, Simone Jollivet tente ainsi de se frayer un chemin dans le monde du théâtre, des arts et des lettres.

Rappelons maintenant la carrière théâtrale de Simone Jollivet. Si l'on reconnaît son talent de metteur en scène, elle accumule les échecs en tant que dramaturge. En 1931, dans sa pièce *L'Ombre*, signée Simone-Camille Sens, elle joue elle-même le rôle de l'héroïne. Au soir de la générale, la pièce a suscité des éclats de rire et des huées des spectateurs (*FA*, pp. 125-126). Après *L'Ombre*, Simone Jollivet commence le roman qu'elle intitule *Le Lierre* et qui s'inspire de ses expériences de jeunesse (*FA*, p. 136). Au début de l'Occupation, elle écrit *Les Histoires démoniaques*, récit « si puéril et si creux » (*TCF*, p. 94) que Sartre et Beauvoir ne pouvaient pas les recommander à un éditeur. Vers 1940, elle apporte son soutien au nazisme : « puisque le nazisme triomphait, il fallait s'y rallier ; c'était à présent ou jamais que Camille devait conquérir la gloire » (*FA*, p. 541). En 1941, sous son influence, Charles Dullin accepte la direction du théâtre Sarah-Bernhard, rebaptisé « Théâtre de la Cité ». Il y monte d'abord en 1942 une pièce de Simone Jollivet, *La Princesse des Ursins*. À son propos, Beauvoir écrit à Jacques-Laurent Bost : « J'ai lu cet acte, ce n'est ni ridicule, ni maladroit, peut-être même ce serait amusant, bien mis en scène ; mais

c'est assez plat [...] »<sup>22)</sup>. Dans ses mémoires, Lucien Arnaud, qui a travaillé avec Charles Dullin pendant vingt-cinq ans, mentionne cet insuccès.

C'est *La Princesse des Ursins* de Simone Jolivet [sic] qui fut montée. La pièce, qui joua de malheur, ne devait pas faire long feu. La répétition générale avait eu à subir les avatars d'un théâtre sortant de six mois de travaux et, c'était bien le cas de le dire, *La Princesse des Ursins* souffrit d'avoir eu à essayer les plâtres<sup>23)</sup>.

Lorsqu'en 1960 Beauvoir rédige *La Force de l'âge*, Simone Jollivet est encore vivante. Sa plume reste laconique là-dessus : « Il [Charles Dullin] y monta d'abord une pièce dont elle était l'auteur, *La Princesse des Ursins*, qui ne fut pas un succès » (FA, p. 581). Dans *Tout compte fait*, rédigé après la mort de Simone Jollivet, la narratrice rapporte en détail les représentations de la pièce, en reproduisant les critiques sévères de l'époque (TCF, p. 94). Il s'agit très probablement d'une de ses dernières tentatives. *L'Amour par intérêt*, qu'elle a ensuite entamé est fait des « inventions infantiles » (TCF, pp. 94-95). Aux yeux de tous, il est évident à ce moment-là que Simone Jollivet ne se fera pas un nom d'écrivain ; elle commence à s'adonner à la boisson.

Le bilan de la carrière de Simone Jollivet peut s'établir en 1949, à la mort de Charles Dullin. Simone de Beauvoir résume alors le portrait de cette femme à son amant américain Nelson Algren : « Rappelez-vous cette blonde dont je vous ai si souvent entretenu, qui s'ivrogne depuis vingt ans. Convaincue de son génie, elle n'a cependant rien réussi ; entre autres elle arrivait saoule sur la scène »<sup>24)</sup>. Elle lui relate ainsi la dégringolade de la vie de « Toulouse » : celle-ci n'a jamais « dessaoulé *un seul jour* depuis cinq ans »<sup>25)</sup> ; « Dullin a *tout* fait pour lui donner une chance, que jamais elle n'a méritée »<sup>26)</sup> ; « Autrefois elle avait du talent, pas pour écrire, mais comme metteur en scène de théâtre, on reconnaissait unanimement ses capacités »<sup>27)</sup>. Jusqu'en 1950, l'épistolière rapporte ainsi à l'Américain la cure de désintoxication et la rechute de « Toulouse ».

Suite à une longue élaboration d'un plan de mémoires, Simone de Beauvoir commence enfin à écrire en 1956 le premier volume, les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, publiés en 1958. Il est suivi par *La Force de l'âge*, deuxième volume paru en 1960. En avril 1961, l'autobiographe écrit à Simone Jollivet :

J'ai parlé de vous avec tendresse dans *Camille*, j'espère que vous l'avez senti, et que si j'y ai mis quelque ironie c'est que j'en mettais davantage encore en parlant de Sartre et de moi-même<sup>28)</sup>.

Comme l'une des personnes ayant particulièrement influencé le je-narré, Camille est ainsi représentée dans les *Mémoires* : sa jeunesse vouée à la débauche, son ambition littéraire, son ralliement au nazisme et les échecs retentissants de ses pièces de théâtre. Dans *La Force des choses*, troisième volume paru en 1963, la narratrice fait mention de la mort de Charles Dullin et de l'alcoolisme de Camille. Enfin, dans *Tout Compte fait*, rédigé après la mort de Simone Jollivet et publié en 1972, le je-narrant retrace de nouveau ses dernières années.

Comme nous l'avons vu dans les lettres des années 1949-50 adressées à Nelson Algren, Simone de Beauvoir avait constaté lors de la rédaction de *La Force de l'âge* où elle introduit la vie de la jeune Camille, que celle-ci ne réussirait pas à satisfaire l'ambition de sa jeunesse. Si la narratrice y avoue facilement un sentiment d'envie et de jalousie de l'héroïne vis-à-vis de Camille, c'est qu'elle sait comment la situation évoluera, son charme se dégradant. Tout en retraçant la vie de la jeune Camille par la représentation de son destin peu ordinaire, de son pouvoir de séduction et de son ambition — éléments qui obsèdent le je-narré — le je-narrant se proposait d'en faire le bilan dans les tomes suivants.

Or, les activités créatrices des femmes qui se révèlent souvent sans valeur et la destruction du corps féminin sont des leitmotifs des œuvres beauvoiriennes. En tant que mémorialiste, Beauvoir consacre une place exceptionnelle à Simone Jollivet, convaincue de son génie, qui a tant aspiré à la renommée, mais qui a terminé sa vie de manière dramatique, sans laisser son nom à la postérité littéraire. Ses *Mémoires* mentionnent plusieurs œuvres que Simone Jollivet a tentées et abandonnées. C'est aujourd'hui l'une des rares sources qui témoignent de la carrière de cette femme, peu connue sinon comme auteur de *La Princesse des Ursins*. Par ailleurs, l'alcool a gravement détérioré Camille, qui possédait autrefois un grand pouvoir de séduction. Les *Mémoires* de Beauvoir nous restituent une part de sa biographie en une vision très sévère, presque avilissante. Perdant complètement le contrôle de son corps, elle finit dans un demi-coma, maculée d'excréments, dans son appartement. La narratrice observe : « Elle était maigre comme une déportée avec un énorme ventre gonflé » (*TCF*, p. 105). La fin tragique de la vie de Camille intrigue la narratrice.

Mais comment s'expliquait cette faiblesse originelle ? Certainement seule son enfance pouvait en rendre compte. Elle nous l'avait racontée sous une figure légendaire, mais nous en ignorions la vérité. Privée de cette clé, toute l'histoire de Camille et le naufrage de ses dernières années demeurent pour moi un mystère (*TCF*, p. 108).

Simone de Beauvoir insiste sur cette importance de l'enfance également dans un entretien avec Francis Jeanson<sup>29</sup>.

En décrivant dans *Tout compte fait* les dernières années de Camille où sa vie aboutit à une chute catastrophique, la narration neutralise le pouvoir de séduction qu'elle possédait dans sa jeunesse. En traitant rétrospectivement la totalité de sa vie et en recherchant dans son enfance une clé qui nous permettrait de déchiffrer ce qui motive cette femme, Simone de Beauvoir semble exprimer un curieux désir d'en faire le récit synthétique.

### **3. Mais il faut choisir : vivre ou raconter**

Nous avons vu les écritures de Sartre et de Beauvoir s'approprier des images de Simone Jollivet. Dans *La Force de l'âge*, Simone de Beauvoir écrit : « elle avait l'éclat d'une héroïne de roman » (FA, p. 79). Sartre, lui, fait refléter cet éclat sur le personnage de Cosima dans *Une défaite*, puis sur la figure d'Anny dans *La Nausée*. Sans doute cette femme est-elle faite pour le roman qui recueille son éclat d'un instant, plutôt que pour la biographie qui embrasse sa vie en totalité. Chez Simone de Beauvoir, on trouve, au tout début, des tentatives de dépeindre partiellement Simone Jollivet à travers le personnage de M<sup>me</sup> de Préliane dans un roman que la romancière a finalement abandonné, puis à travers le personnage d'Élisabeth Labroux, lycéenne, dans les deux premiers chapitres, supprimés finalement dans la version définitive du roman *L'Invitée*. L'échec de la carrière théâtrale de Simone Jollivet entériné, Beauvoir choisit finalement de retracer sa vie en totalité dans ses *Mémoires*.

Un écart s'installe entre la réalité et ce qui est écrit, ainsi que le prévoit Antoine Roquentin : « Mais il faut choisir : vivre ou raconter »<sup>30</sup>. En apparence, les écritures des deux écrivains constituent des facettes multiples et complémentaires : « raconter » cette femme à travers Cosima-Anny et « vivre » Camille, ne serait-ce qu'une illusion que l'écriture biographique offre aux lecteurs. Car, les *Mémoires* ne reproduisent pas les contingences de la vie de cette femme : Simone Jollivet y est en réalité « vécue et racontée » à travers Camille.

Or, la mémorialiste représente le charme de Camille dans ses *Mémoires* pour le démythifier ensuite, en prenant comme point de départ la fin morose de sa vie. Après la lecture du portrait de Camille, dessiné par une femme au regard pénétrant et cruel, il faudrait avoir une très grande imagination romanesque pour l'idolâtrer. L'aura de sa féminité étant ainsi pulvérisée, de nombreuses tentatives d'écriture chez Simone Jollivet, enregistrées dans les *Mémoires* beauvoiriens, expriment une idée de l'écriture féminine : celle de la voix monophonique qui tourne à vide, faute de sens critique vis-à-vis de ses propres écrits.

L'ambitieux trio des années 1930, « Rastignac », « Vautrin » et le Castor, qui misait sur leurs œuvres à venir, se resserre en deux écritures autour de l'éclat romanesque et de la

féminité de Rastignac-Jollivet. Est-ce une ironie du sort, si, tout en aspirant à la renommée, Simone Jollivet est engloutie par les deux écrivains qui parlent toujours des gens qu'ils « aiment » ? D'autres ressources et modèles partagés par Sartre et Beauvoir, restent à étudier et à approfondir de ce point de vue duel.

## Notes

### Abréviations :

FA, Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, Gallimard, Folio, 1960.

TCF, Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, Gallimard, Folio, 1972.

- 1) Jean-Paul SARTRE, *Lettres au Castor et à quelques autres* 1940-1963, Gallimard, 1983, p. 217.
- 2) Simone de BEAUVOIR, *Lettres à Sartre* 1930-1939, Gallimard, 1990, p. 102.
- 3) Henriette NIZAN, Marie-José JAUBERT, *Libres Mémoires*, Robert Laffont, 1989, p. 108.
- 4) Jean-Paul SARTRE, *Écrits de jeunesse*, Gallimard, 1990, pp. 276-277.
- 5) Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, Gallimard, Folio, 1938, p. 200.
- 6) *Ibid.*, p. 204.
- 7) Jacques DEGUY, *La Nausée de Jean-Paul Sartre*, Gallimard, coll. « Foliothèque », 1993, p. 113.
- 8) Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 217.
- 9) Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre, septembre 1939 - mars 1940*, Gallimard, 1995, p. 480.
- 10) Jean-Paul SARTRE, *Lettres au Castor et à quelques autres* 1926-1939, Gallimard, 1983, p. 25.
- 11) *Ibid.*, p. 346.
- 12) Jean-Paul SARTRE, *Lettres au Castor et à quelques autres* 1940-1963, *op. cit.*, p. 350.
- 13) Simone de BEAUVOIR, « Entretiens avec Jean-Paul Sartre août-septembre 1974 », in *La Cérémonie des adieux*, Gallimard, Folio, 1981, p. 423.
- 14) Michel CONTAT, « Sartre et les autres femmes », in *Pour Sartre*, P.U.F., 2008, p. 541.
- 15) Le nom de Jollivet apparaît pour la première fois dans les cahiers le 26 juillet 1929. Simone de BEAUVOIR, *Cahiers de jeunesse* 1926-1930, Gallimard, 2008, p. 738.
- 16) Françoise RÉTIF, *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*, L'Harmattan, 1998, p. 79.
- 17) M<sup>me</sup> Morel, personne favorite de ces deux écrivains, sert de modèle de personnages romanesques à cette époque. Dans un roman que Beauvoir a tenté lorsqu'elle enseignait à Rouen, son deuxième poste, le héros Pierre Labrousse aura « un émouvant amour platonique avec une femme qui tenait de M<sup>me</sup> Lemaire et de M<sup>me</sup> Rênal » (FA, p. 175).
- 18) Simone de BEAUVOIR, « Deux chapitres inédits de *L'Invitée* », in Claude FRANCIS, Fernande GONTIER, *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, Gallimard, 1979, p. 295.
- 19) Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 422.
- 20) Dans la version définitive, il existe un passage où Françoise se souvient du lycée : « Françoise lui [Élisabeth] tendit un verre et elle avait si chaud au cœur qu'elle eut un élan de sympathie vers elle ; elle éprouvait la même impression de camaraderie et de détente qu'autrefois, lorsqu'au sortir d'un cours intéressant et difficile, elles se promenaient bras dessus bras dessous dans la cour du lycée ». Simone de BEAUVOIR, *L'Invitée*, Gallimard, Folio, p. 56.

- 21) Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe* II, Gallimard, Folio, 1949, p. 537. Pourtant, dans le chapitre de « La Narcissiste », la narratrice ne fait pas mention de Simone Jollivet. Une seule petite anecdote sur elle et son amie Zina se trouve dans le chapitre de « La femme indépendante ». Voir *ibid.*, p. 607.
- 22) Simone de BEAUVOIR, Jacques-Laurent BOST, *Correspondance croisée 1937-1940*, Gallimard, 2004, p. 473. Voir aussi, Simone de BEAUVOIR, *Journal de guerre* septembre 1939-janvier 1941, Gallimard, 1990, p. 47.
- 23) Lucien ARNAUD, *Charles Dullin*, l'Arche, 1952, p. 120.
- 24) Simone de BEAUVOIR, *Lettres à Nelson Algren*, Gallimard, 1997, p. 332.
- 25) *Ibid.* p. 332.
- 26) *Ibid.* p. 338.
- 27) *Ibid.* p. 356.
- 28) Simone de BEAUVOIR, *Lettres à Sartre 1940-1963*, Gallimard, 1990, p. 439.
- 29) Voir Francis JEANSON, « Premier entretien avec Simone de Beauvoir », in *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, Seuil, 1966, pp. 251-277.
- 30) Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 64.